

DAWNIE WALTON

LE DERNIER REVIVAL
D'OPAL & NEV

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par David Fauquemberg*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Titre original :
The Final Revival Of Opal And Nev
Walton, Dawnie

© 2021 by Simple Secret LLC.
*All rights reserved including the rights of reproduction
in whole or in part in any form.*

© Zulma, 2023, pour la traduction française.

La couverture du *Dernier Revival d'Opal & Nev*
a été créée par David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*À mes parents,
à Anthony.*

Les termes suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

NOTE DE L'ÉDITRICE

Par souci de transparence : mon père Jimmy Curtis, batteur de son état, a eu une histoire d'amour avec Opal Jewel au cours de l'été 1970. Il était alors marié à ma mère, qui en 1971 s'est retrouvée enceinte de moi. Avant ma naissance, avant que le monde ait eu le temps d'en savoir plus sur mon père, au-delà de ces quelques détails, il s'est fait tabasser à mort par une bande de racistes durant l'émeute du Rivington Showcase. Et avant que ma mère ait pu enterrer son corps brisé, la maîtresse de mon père a connu une gloire fulgurante.

C'est une histoire personnelle que, tout au long de ma vie, je me suis efforcée de garder secrète. En vingt-cinq ans de journalisme, je n'ai jamais éprouvé le besoin d'en tirer parti. Je suis arrivée là par mes propres moyens – j'ai fait la tournée des plus grands stades de la planète avec le groupe U2 ; on m'a remis des prix pour mes enquêtes sur ce que devenaient les sommes faramineuses récoltées lors des concerts de charité ; j'ai même interviewé des artistes qui, ignorant les liens qui m'unissaient à eux, évoquaient Opal Jewel et Nev Charles, ensemble ou en solo, comme étant leurs modèles : Santigold, les White Stripes ou les Yeah Yeah Yeah, pour n'en citer que quelques-uns. Tous ces articles, je les ai publiés sous le nom de S. Sunny Shelton, que j'ai fait inscrire sur mes papiers d'identité dès mes dix-huit ans. Le nom que je me suis choisi – cette signature durement gagnée – est une combinaison entre l'initiale de mon prénom de naissance, mon mot pré-

féré quand j'étais petite (*Sunny*, « Ensoleillé ») et cette rue de Philadelphie où la façade ocre brun de la maison de ma grand-mère maternelle s'écaille jour après jour. On pourrait dire que tous les choix que j'ai faits pour me dissocier de la violente naissance d'Opal & Nev ont été de cette nature-là : délibérés, avec un brin de paranoïa.

Mais alors, me direz-vous, qu'est-ce qui me prend soudain d'écrire l'avant-propos d'une histoire que je m'étais juré de ne jamais raconter ? Je pourrais justifier mon implication dans ce projet en expliquant qu'Internet et les chaînes d'information en continu ont changé la donne pour les journalistes, repoussant les limites du possible et bouleversant toutes les règles que nous pensions connaître. Je pourrais vous dire que désormais, sous cette nouvelle ère, lecteurs et téléspectateurs acceptent et même *attendent* un soupçon de parti pris et de subjectivité.

Mais je n'ai pas envie de vous raconter des conneries.

Ce livre existe parce qu'en mars 2015, quand j'ai été nommée rédactrice en chef du magazine *Aural* – la première Africaine-Américaine et la première femme à décrocher ce poste depuis la création du magazine en 1965 –, je me suis enfin autorisée à l'écrire.

Il faut comprendre qu'avant cette promotion ultime, j'avais joué le jeu que de nombreuses femmes noires, si minoritaires dans nos milieux, connaissent bien. Je travaillais dur, je faisais profil bas et, chaque fois que je devais vendre une idée, je m'appliquais à déployer un argumentaire méticuleux, sans faille, en m'appuyant sur des PowerPoint truffés de données. Malgré tout, j'avais peur que même les plus progressistes de mes collègues blancs ne s'interrogent sur les raisons de ma réussite. Lors des cocktails, cauchemar de l'angoissée sociale que j'étais, je les imaginais colportant des ragots à mon endroit dès que je m'éloignais de leurs petits groupes

– roulant de gros yeux et persiflant entre deux bouchées au crabe : « La diversité n'est-elle pas *formidable* ? »

Mais le jour où notre nouveau et jeune directeur m'a promue à ce poste, je n'en ai pas moins refermé derrière moi la porte de mon bureau au quatorzième étage, ouvert la fenêtre donnant sur Liberty Street et crié victoire en direction des malheureux touristes en bas, dans la rue. J'éprouvais de la fierté, bien sûr, mais autre chose aussi, un sentiment plus fort : une liberté. La liberté de me fier à mes goûts, à mon propre jugement, de prendre des risques. On m'offrait enfin une chance, du moins le supposais-je, de me consacrer à ce qui me fascinait depuis si longtemps, mais que j'avais eu l'impression de ne pas pouvoir creuser. J'ai regardé la photo d'Opal Jewel publiée dans *Vogue* en 1972, que j'avais punaisée sur mon panneau de liège – dissimulant soigneusement la signification particulière qu'elle avait pour moi parmi les nombreux souvenirs rock'n'roll réunis dans ce bureau – et j'ai songé, *C'est peut-être enfin le moment...*



Alors, comme par enchantement, telle la force surnaturelle que j'avais toujours vue en elle, Opal Jewel a surgi dans ma vie peu après ce moment de rêverie. À l'occasion de l'enregistrement pour Netflix, en 2015, d'une soirée musicale célébrant les arrangeurs de génie, premier événement de cette envergure auquel j'assistais depuis que j'avais pris les rênes d'*Aural*, je suis tombée sur elle – littéralement, puisque les accessoires que nous tenions à la main ont volé par terre, son tube de rouge à lèvres et mon portable ricochant bruyamment sur le marbre.

Ça s'est passé dans les toilettes pour dames du Gotham Hall, à New York, quelques minutes avant le début de la

soirée. Nev était à l’affiche, il devait jouer deux de ses vieux tubes solo pour rendre hommage à Bob Hize, le producteur star de Rivington Records, et sa seule présence me rendait déjà bien assez nerveuse. Mais malgré l’honneur rendu à celui qui avait également été son producteur, personne ne s’attendait à ce qu’Opal soit là. (Étrange, si l’on considère que prendre son public par surprise a toujours été sa grande spécialité.)

Elle n’était plus montée sur scène depuis des décennies et sa tenue, ce soir-là, était sobre – une simple robe chemise noire et un turban jaune à motif cachemire qui lui enserrait le crâne en lieu et place des exubérantes perruques d’antan. Pourtant, j’ai tout de suite su que c’était elle. Je la connaissais de la même manière que vous tous, c’est-à-dire comme l’ancienne complice déjantée de Nev Charles : la provocatrice à la peau d’ébène, la rebelle de la mode, la chanteuse/hurleuse afro-punk avant l’heure, la féministe noire décomplexée ressuscitée par le biais de GIFs et de posts Instagram, en ces temps de remous politiques. Bien sûr, de mon point de vue, tant d’autres facettes venaient se superposer à celles-ci : *C’était donc elle, la maîtresse cinglée de mon père. Celle pour laquelle il s’était fait tuer. La source des souffrances de ma mère et, par extension, de ses frustrations à mon égard. Mon idole la plus compliquée.*

Quand nous nous sommes percutées – elle franchissant la porte, aérienne, moi sortant d’un pas raide sur les talons aiguilles scabreux que j’avais choisis pour remonter le tapis rouge –, Opal Jewel m’a d’abord gratifiée d’un air exaspéré et d’un regard de la mort, une expression à la « Fais gaffe, baby ! » capable d’engendrer des millions de mêmes. Puis elle a plissé les yeux tandis que je me précipitais pour ramasser son sac à main. Elle m’a redressé la tête d’un doigt sous le menton, et m’a appelée par le premier prénom que j’aie jamais eu. Le prénom que mon père, comme je l’apprendrais par la suite, avait choisi pour moi, inspiré d’un rêve :

« SarahLena », a dit Opal, et ce n'était même pas une question. « La petite de Jimmy. »

C'était un moment que je redoutais et sur lequel je fantasmais depuis mes neuf ans. L'année où un cousin plus âgé que moi, vexé que je l'aie battu à une partie de dames chinoises très serrée, sur le perron de ma grand-mère, avait déclaré que mon père s'était fait défoncer la tête à cause d'une « sale pute chauve ». Comme je le traitais de menteur, il s'était glissé en douce dans la chambre de grand-maman et avait sorti de sa commode en châtaignier la vieille coupure du *New York Times*. Jusqu'à ce cet article sur la bagarre du Rivington Showcase – illustré par l'iconique photographie d'Opal et Nev prise par Marion Jacobie, identifiant la « victime » comme étant mon père –, j'ignorais tout de cette histoire.

Trop de choses se bousculaient sous mon crâne, tandis que je me trouvais face à Opal dans ces toilettes pour dames, pour pouvoir réagir à chaud. Je n'étais plus une enfant. J'étais une femme de quarante-trois ans, une grande professionnelle invitée à l'un des événements les plus prestigieux et glamour de l'industrie musicale. Les lumières des toilettes se sont mises à trembloter, annonçant le début de l'émission, si bien que je me suis excusée avant de me ruer dans le couloir. Grâce à mes nouvelles fonctions, j'avais le privilège d'être à l'une des meilleures tables, juste en face de la scène, en compagnie des critiques du *Times* et des dirigeants de Netflix, mais j'avais du mal à prêter attention au spectacle. Si vous le regardez un jour en streaming, à un moment, la caméra fait un panoramique sur le public, et c'est là que vous me verrez : une femme noire au visage grave, avec un collier ras du cou et une masse de dreadlocks sur la tête. Tout le monde autour de moi sourit et chante en chœur avec Bruce Springsteen et Chrissie Hynde, mais moi, je regarde ailleurs. Je scrute les écrans, guettant le passé.

Ce soir-là, je n'ai pas vu Opal copiner avec Nev et son équipe, et elle n'était pas non plus assise près de la table de Hize. Sauf erreur de ma part, elle n'était même pas dans la première moitié de la salle captée par les caméras. J'en étais à boire de grandes gorgées d'eau, en me demandant si ce n'était pas tout simplement le stress de la journée et trois verres de champagne qui m'avaient fait imaginer cette rencontre, quand le serveur s'est approché de notre table. Il a déposé devant moi une part de cheesecake nappée d'une ganache au chocolat, et une note pliée en deux, sur un papier jaune. Je l'ai ouverte. Un numéro de téléphone écrit au marqueur rouge, suivi du célèbre autographe : *OPAL* en lettres capitales bien amples, et l'esquisse d'un diamant.



Nous nous sommes donné rendez-vous au domicile d'Opal à Harlem, ce même *brownstone* où elle avait vécu avec Virgil LaFleur à son arrivée à New York en 1970. LaFleur, son meilleur ami et styliste de prédilection, rôdait autour de nous à l'étage du salon, protecteur à l'égard d'Opal et sceptique envers moi. « *Off the record, ma chère** », intervenait-il toutes les deux minutes. Opal a fini par l'envoyer en ville, en quête d'un parfum rare de glace à l'italienne qu'on ne trouvait, ce qui tombait bien, que « quelque part Downtown », à l'autre bout de Manhattan. Opal Jewel et moi sommes ainsi restées seules pendant plus d'une heure, durant laquelle elle a confirmé ce qu'il me semble avoir su, au fond de moi, depuis mon adolescence, alors que je faisais chaque matin la navette entre notre petit appartement à loyer modéré et le lycée privé le plus classe du grand Philadelphie : c'était Opal qui avait donné à ma mère l'argent pour mes études jusqu'à ce que je décroche un master à Medill, la prestigieuse école de journa-

lisme de Northwestern University. Pendant notre entretien, elle s'est montrée directe et drôle, plus épatante que jamais, et quand Virgil est revenu, elle m'a congédiée en me proposant de venir la voir à Los Angeles, si cela me tentait.

Dès que j'ai eu l'occasion de voyager en Californie, alors que mon premier numéro en tant que rédactrice en chef d'*Aural* était chez l'imprimeur, je me suis rendue à l'adresse qu'elle m'avait donnée, dans le quartier de Baldwin Hills. Un mot sur la porte m'a aiguillée vers l'arrière de la maison où Opal, plus chauve que jamais, fumait un joint dans un rocking-chair en expliquant à un aide-jardinier comment s'occuper de ses plants de tomates, de gombo et de basilic. Sa peau luisait dans la lumière du jour, toujours sans une ride malgré ses soixante-six ans, et ses pommettes haut perchées, dominant le V prononcé du menton, lui conféraient une allure éthérée, quasi extraterrestre. Nous avons de nouveau parlé pendant deux heures, tandis que le soir tombait et que d'épaisses nuées de moucheron emplissaient l'air. Même si nos conversations finiraient par se tendre au moment d'aborder les détails de sa liaison avec mon père, ces premiers échanges *off the record* se sont déroulés comme un rêve : nous avons évoqué son enfance, la genèse de son style exubérant et de ses prises de position politiquement incendiaires, la manière aussi dont quarante-cinq ans plus tôt, elle, la fille noire de Détroit, l'exclue, et Nev, cet Anglais blanc un peu gauche, avaient chacun décidé de tenter sa chance avec l'autre. Non, ces histoires n'étaient pas totalement nouvelles. Mais rien qu'en les effleurant, j'y décelais déjà, potentiellement, quelque chose de plus profond. L'opportunité d'entendre des anecdotes et des révélations que je n'avais lues dans aucune des vieilles interviews d'Opal, ni même dans ce qui, par comparaison, faisait figure de montagne d'articles et de biographies consacrés à Nev.

À un moment donné, la conversation a dévié vers moi. À

la lueur des grandes torches parfumées à la citronnelle, Opal m'a montré l'album hallucinant où elle avait classé tous mes articles et mes chroniques, jusqu'aux minuscules comptes rendus – très médiocres – de concerts de groupes oubliés du début des années 1990, que j'avais signés dans le *Daily Northwestern*. En feuilletant cet album, nous nous sommes attardées sur un hommage aux Ramones que j'avais écrit à la mort du dernier survivant du groupe originel, Tommy Ramone, et sur l'extrait exclusif d'un recueil à paraître d'interviews de Joni Mitchell que j'avais réussi à décrocher. Et enfin la nouvelle de ma promotion, annoncée dans *Billboard* avec ma photo. J'ai soudain compris qu'elle avait une idée très précise d'où elle voulait m'emmener.

« Donc vous savez que je suis une fouineuse professionnelle, ai-je dit. Aviez-vous une raison particulière de vouloir me rencontrer ? »

C'est alors qu'elle m'a balancé un scoop incroyable : Nev avait lancé l'idée d'une tournée revival en Amérique du Nord, qui débiterait par un concert en tête d'affiche du Derringo Festival, à l'été 2016. Et bien qu'elle ne soit pas remontée sur scène depuis plus de vingt-cinq ans, Opal y réfléchissait sérieusement.

J'ai eu de la peine à empêcher mes yeux de jaillir de leurs orbites. « Vous voulez que j'annonce cette nouvelle ? »

— Il n'y a encore rien à annoncer, a-t-elle rétorqué en regardant toujours ma photo plutôt que moi. Je n'ai pas encore pris cette foutue décision. Lui et moi, on ne fait qu'en parler pour l'instant. Mais je voulais savoir ce que tu... en penses.

— Comment ça, vous en “parlez” ? » J'imaginai déjà cette tournée : des bribes vivantes et chaotiques de ce que je n'avais pu voir que dans des vidéos floues sur YouTube, ce fantasme rock'n'roll que je croyais impossible à réaliser. Image fugi-

tive du visage attristé de ma mère, éclairé par des extraits de concerts diffusés à la télévision.

Opal Jewel a finalement relevé les yeux sur moi, l'album toujours ouvert sur la table devant nous. « Je me demande si j'en suis capable. Je me fais vieille. » Elle gifla l'air de sa main, comme si cette idée était un moucheron parmi d'autres.

Pourtant, j'ai tout de suite saisi à quel point ce timing était malin. Une tournée pouvait potentiellement exciter non seulement les Mercurials, comme se faisaient appeler les vieux fans d'Opal & Nev, qui leur vouaient un véritable culte, mais aussi une nouvelle génération – des foules prêtes à hurler en chœur, avec ces précurseurs déjantés de la dissidence et de la dissonance, que les vies des Noirs comptent, que l'amour est amour, que l'avenir s'écrit au féminin. Prêts à embrasser Opal Jewel non pas comme une artiste d'autrefois en avance sur son temps mais comme incarnant le présent, l'ici et maintenant.

« Je me disais, a-t-elle repris, que tu pourrais peut-être en profiter aussi. Tu sais bien comment sont les gens du business – ils me rebattent les oreilles avec leurs histoires de...

— ... promotion, ai-je coupé, le cœur battant. Ils veulent un livre ? »

Elle a hoché la tête, plissant les yeux. Elle semblait scruter mon visage à la recherche de quelque chose. « Si je dois faire mon comeback, revenir à cette musique, à moi, à Nev et à ton père, redonner des interviews et tout le reste, ça semble un bon point de départ. »

Alors, par cette plaisante soirée dans le jardin d'Opal Jewel, j'ai tracé dans ma tête les grandes lignes du livre que j'allais écrire – l'éclaircissement définitif des qui, des comment et des pourquoi de l'émeute qui avait tué mon père et propulsé ses amis et confrères musiciens déjantés dans notre conscience à tous. J'allais en faire le prochain volume de notre série *Aural History*, retraçant la genèse des rockstars, j'y dispenserais ce

qu'il fallait d'émotion contrôlée pour le rendre plus vendable, parfaitement calibré pour les émissions du matin à la télévision. J'étais loin de me douter des péripéties que ce projet allait connaître. Le produit final, avec ses douloureuses révisions de l'histoire (celle des sujets abordés tout autant que la mienne) est ce qui suit. Vous le trouverez peut-être foutraque et désordonné par endroits, et vous découvrirez qu'il ne contient pas de réponses évidentes. Mais à l'heure où j'écris ces mots, faisant mienne la drôle d'approche pleine d'humilité qu'impose le recul, je peux promettre une chose à mes chers Mercurials : même si elle risque à certains moments de vous briser le cœur, comme elle a brisé le mien, cette histoire est aussi proche de la vérité que cela m'a été possible.

S. Sunny Curtis
20 février 2017

PREMIÈRE PARTIE

chapitre 1

« NOUS AUTRES, LES MIOCHES »



OPAL JEWEL

Ma sœur Pearl et moi avons grandi à Détroit. Notre mère s'appelait Ruby Robinson. Ouais, elle s'appelait « Rubis », et elle a baptisé ses filles « Perle » et « Opale ». Aussi loin que je m'en souviens, maman a toujours travaillé à l'usine General Motors, sur Clark Street, mais pas à la chaîne ; elle bossait à la cafétéria. Servant aux hommes leur ration aussi vite que possible dès que retentissait la sonnerie du déjeuner. Quand ma sœur ou moi étions malades et ne pouvions pas aller à l'école, maman nous emmenait en douce à son travail, elle disposait des sacs de patates vides par terre dans la réserve pour en faire une paillasse et laissait la porte entrouverte pour que nous puissions voir ce qui se passait dehors et pour pouvoir de son côté garder un œil sur nous.

Ces jours-là, quand je réussissais à m'endormir, j'étais réveillée à midi pile. Tu parles d'une bousculade, baby ! De là où j'étais, par la porte à peine entrebâillée du cellier, je ne voyais que des pieds : les chaussures d'infirmière blanches de maman – je ne sais pas pourquoi elle portait ces godasses blanches ; tous les soirs, elle était obligée de les frotter avec une vieille brosse à dents toute mâchouillée pour enlever les taches de sauce, de jus de viande et de Dieu sait quoi d'autre – et, alignées devant ma mère, les chaussures de sécurité de

ces gaillards qui attendaient leur bouffe. Je ne distinguais rien d'autre. Mais j'entendais tout. Déjà à l'époque, j'étais capable d'isoler un son et de faire abstraction du reste. Si ça me chantait, je pouvais me concentrer sur le raclement des fourchettes contre les assiettes, ou sur les bruits mouillés des bouches en train de mâcher. Quand les hommes faisaient la queue, je les entendais parler à ma mère – enfin, flirter avec elle, tu vois – et puis un truc totalement dingue : ma mère qui riait en retour et flirtait avec eux.

PEARL WELMONT

demi-sœur d'Opal Jewel¹

Opal et moi sommes nées à deux ans d'écart, de deux pères différents. Vous voyez bien qu'on ne se ressemble pas beaucoup. On n'a jamais eu la chance de les rencontrer, mais quand on le lui demandait gentiment, maman nous racontait un tas d'histoires. Mon père à moi était un héros de guerre que tout le monde appelait Poker Joe – il a été tué en Corée et puis, aussi, il raffolait des gros haricots blancs. Celui d'Opal, je crois qu'il s'appelait Paul, c'était un monsieur beaucoup plus âgé qui a attrapé une maladie et qui est mort quand on était trop petites pour s'en souvenir. Pauvre maman, qui a dû gérer tout ça... Deux fois veuve, avec deux bébés à élever dans un immeuble délabré de l'East Side.

OPAL JEWEL

On avait des pères différents, ouais. Mais ils travaillaient tous les deux chez General Motors, j'en mettrais ma main à

1. Pearl, 69 ans, et son mari m'ont reçue autour d'un feuilleté aux amandes et d'une bouteille de cidre dans la salle à manger de leur grande maison coloniale à Pontiac, dans le Michigan. Au cours de cet entretien, tout en évoquant ses relations souvent tendues avec Opal, Pearl m'a fièrement montré des photos d'enfance de sa sœur, et des articles de presse consacrés à la carrière d'Opal, collectés au fil des années.

couper. J'aurais pas jugé ma mère si elle avait craché le morceau. On a tous le droit de savoir d'où on vient. Mais maman ne nous a même jamais donné de noms ne serait-ce que plausibles, d'où on aurait pu partir – rien que des histoires débiles que Pearl gobait sans se poser de questions. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Ma sœur, elle adore croire.

PEARL WELMONT

Une institutrice de notre école primaire, Mrs Dennis, vivait dans la rue d'à côté et pendant l'été, quand il n'y avait pas école, elle gardait une poignée de gamins du quartier pour arrondir ses fins de mois. Et croyez-moi, ça devait pas les arrondir beaucoup – d'une, parce que pour être honnête, je dois dire que Mrs Dennis se foulait vraiment pas, elle nous laissait faire à peu près tout ce qu'on voulait. Et de deux, parce que notre mère n'avait pas grand-chose à lui donner, et les autres parents non plus. Nous autres, les mioches, on avait tous des T-shirts troués. On mangeait tous les matins du porridge au petit déjeuner, été comme hiver, et nos godasses avaient la bouche ouverte. Vous voyez ce que je veux dire ? Des baskets bon marché tellement usées que les semelles se décollent et bâillent de partout...

LE RÉVÉREND LAWRENCE WELMONT

époux de Pearl

Amen ! Et ta maman enroulait juste un peu de chatterton au niveau des orteils pour qu'elles la bouclent ! [*Rires.*]

PEARL WELMONT

Maman nous déposait le matin chez Mrs Dennis avant de prendre son bus pour le travail, et le soir, elle passait nous récupérer après sa journée. Toutes ces heures entre les deux... Eh bien, je dirai juste qu'elles étaient longues. [*Rires.*] Mrs

Dennis n'aimait pas qu'on aille dehors. Dans son vieil appart surchauffé, elle avait plein de jouets, mais nous, on s'entretenait presque pour les avoir. On était une bonne douzaine, et quand les garçons étaient d'humeur généreuse, ils nous laissaient jouer avec leurs petits soldats verts, avec le jeu de dames ou les osselets. Sinon, on n'avait plus qu'à se rabattre sur la dînette ou à jouer à Un Deux Trois Soleil avec les autres gamines et, bon, vous savez comment sont les filles...

OPAL JEWEL

J'ai commencé à perdre mes cheveux quand j'avais neuf ans. D'abord un petit rond gros comme une pièce sur le dessus du crâne. Puis ils se sont dégarnis autour de mes oreilles. Au début, j'étais furieuse après maman, parce qu'elle me ratisait les cheveux comme une malade avec son peigne, elle arrachait toutes les racines. Elle me lavait les cheveux une fois par semaine, tous les dimanches après-midi, après elle s'asseyait sur le canapé et moi je prenais la place du condamné, par terre entre ses jambes. Alors elle me basculait la tête en arrière, me faisait une raie au milieu, et elle se battait avec tous ces cheveux épais pour en faire les deux tresses les plus serrées et dodues qu'on ait jamais vues. Ah, ma chérie, j'avais le cou super musclé à force qu'on tire dessus comme ça ! Et pendant tout ce temps-là, je faisais que grimacer et bouillir au-dedans, parce que si je lâchais un malheureux « Aïe ! », je me prenais une bonne claque sur la tête et un avertissement comme quoi il fallait arrêter de me comporter comme un bébé. Pearl filait dans notre chambre, terrifiée, parce qu'après, c'était son tour. Pas moyen d'y couper – maman nous courait toujours après avec ce maudit peigne rouge, tous les dimanches. Même si on n'a pas grand-chose d'autre en commun, ma sœur et moi, ce truc-là nous rapprochait. On avait toutes les deux le cuir chevelu ultra sensible.

Bref, au début, j'ai cru que je perdais mes cheveux par plaques à cause de la brutalité de maman, et je crois qu'elle s'est dit la même chose, car d'un seul coup, les jours de lavage de cheveux, elle est devenue plus douce avec moi. Les tresses étaient plus lâches, si lâches qu'elles avaient du mal à tenir la semaine, et tous les soirs elle massait avec du Blue Magic les zones qui se dégarnissaient. Ce gros pot de graisse... J'oublierai jamais cette bonne odeur. Dommage qu'elle n'ait pas fait de miracle.

PEARL WELMONT

Au bout d'un moment, c'est devenu difficile de cacher qu'Opal perdait ses cheveux, et les gamins de chez Mrs Dennis voulaient plus jouer avec elle – ils traitaient tout ce qu'elle avait touché comme si c'était sale. Avoir la peau foncée et *en plus* un problème comme ça, à l'époque, j'avoue que c'était raide. Au début, Opal piquait des crises. Elle pleurait des larmes de rage, jaillies du plus profond de sa petite âme, et j'essayais de la réconforter mais elle braillait comme un beau diable et m'envoyait paître.

OPAL JEWEL

Ah, ma chérie, ces petites terreurs me traitaient de tous les noms. « Crâne chauve », « La Pelée »... Et puis quand maman a finalement renoncé à sauver les quelques mèches que j'avais encore sur le crâne, et qu'elle m'a envoyée chez Mrs Dennis avec un foulard rouge sur la tête, je suis devenue « Pickaninny », comme la petite négrillonne des caricatures... Ce sale surnom m'a accompagnée quand je suis retournée à l'école cet automne-là, et m'a suivie jusqu'au lycée d'Eastern High. Ma sœur faisait de son mieux pour me protéger mais j'étais du genre bagarreuse, ce qui ne t'étonnera sans doute pas ! *[Rires.]*

Mais je l'aimais bien, Mrs Dennis. Elle n'a jamais essayé d'arbitrer toute cette pagaille ; elle en avait sans doute déjà bien assez à gérer pendant l'année scolaire – comment lui en vouloir ? Mais j'étais la seule qu'elle invitait sur son canapé, et, tous les après-midi, pendant que les autres gamins se comportaient comme des ingrats, Mrs Dennis me faisait asseoir à côté d'elle pendant qu'elle regardait *Tant que la Terre tourne* et *Haine et Passions* sur sa petite télé en noir et blanc. Mrs Dennis adorait ses feuilletons, ma chérie, elle s'arrangeait toujours pour expédier notre déjeuner – toujours des sandwiches bolognaise, avec du pain blanc et de la moutarde – et ne plus être dérangée une fois qu'ils commençaient. Pendant ce temps, elle me laissait feuilleter les magazines qu'elle gardait sur sa table basse. *Ebony*, bien sûr, et *Look*, mais aussi des torchons sur les stars du cinéma – tu t'en souviens, j'imagine. Elle en avait toujours des nouveaux, mais il y en avait un que Mrs Dennis laissait toujours sur la table : un vieux numéro de *Life* avec Dorothy Dandridge en couverture. Miss Dorothy portait son costume de *Carmen Jones*, en rouge et noir avec les épaules nues, une rose plantée dans ses cheveux bouclés et le regard droit sur l'objectif, genre... waouh. J'aimais beaucoup son attitude. Son style. C'était peut-être la première fois que je remarquais le style de qui que ce soit, que l'apparence pouvait faire de vous une personne différente – un personnage, en fait. Bref, Dorothy était ma préférée. Mais j'aimais aussi Lauren Bacall, parce qu'elle donnait toujours l'impression de garder pour elle une histoire croustillante, et de ne pas être du genre à se laisser marcher sur les pieds. On pourrait dire que c'est assise sur ce canapé, l'été, moi, la petite gamine noire rejetée par tout le monde et qui perdait ses cheveux, que j'ai découvert l'art de la scène et la mystique qui va avec.

En 1961, Motown, la maison de disques de Berry Gordy, faisait déjà connaître Détroit au public américain pour autre chose que les voitures, avec les tubes des Miracles et des Marvelettes. Cette année-là, Ruby Robinson mit ses deux filles, alors âgées de douze et quatorze ans, dans un bus Trailways en partance pour le Sud des États-Unis, où elles allaient passer les trois étés suivants chez des proches que Ruby avait perdus de vue.

OPAL JEWEL

Nous étions terrifiées à l'idée d'aller là-bas. On parle quand même du Sud des États-Unis en 1961, baby ! Et pas n'importe lequel : le sud de l'Alabama. Le sud de ce raciste de Bull Connor. Maman avait tout organisé – billets achetés, lettres écrites. Et puis en mai de cette année-là, peu avant la fin de l'école, on a vu tout ce qui est arrivé aux Freedom Riders. Des images de bus incendiés, la fumée qui sortait par les fenêtres. Ces gamins n'étaient guère plus vieux que Pearl et moi. Je regardais la tête de maman quand ça passait à la télé, elle avait la mâchoire serrée, le front tout chiffonné. Un soir, rassemblant tout mon courage, je lui ai demandé : « Est-ce que les Blancs vont nous tuer ? »

PEARL WELMONT

« Si vous les embêtez pas, ils vous embêteront pas. » C'est ce qu'elle n'arrêtait pas de nous dire, et la dernière semaine avant notre départ, elle nous le faisait répéter après elle. C'est peut-être bien la première prière que j'aie apprise. *[Rires.]*

OPAL JEWEL

À la gare routière, elle nous a fourré dans les mains un sac en papier avec des sandwichs au beurre de cacahuète et à la confiture, et nous a ordonné de ne jamais descendre de ce bus. Elle a donné notre unique valise à un employé, pour

qu'il la range dans la soute, puis elle nous a regardées monter à bord et nous asseoir tout au fond, comme elle nous avait dit de le faire.

Tout ça nous donnait l'impression d'avoir été enrôlées pour une sorte de guerre, et les gens qui nous attendaient au bout de ce voyage étaient pour nous de parfaits étrangers. Nous ne les avons jamais rencontrés, eux, notre propre famille...

PEARL WELMONT

C'est seulement des années plus tard qu'Opal et moi, on a pu reconstituer les pièces du puzzle, quand maman était mourante et que le docteur a posé des questions sur ses antécédents médicaux : cet été-là, elle avait dû subir une hystérectomie. On a découvert que l'opération avait eu lieu deux jours après notre départ. Elle n'avait pas d'autre choix que de nous envoyer là-bas.

Après un voyage de onze heures entre Détroit et Birmingham, les sœurs Robinson furent accueillies par leur tante Rose Broadnax, la petite sœur de Ruby, et son mari William, un pasteur protestant.

PEARL WELMONT

On est descendues épuisées du bus et, je crois qu'on peut le dire, un peu sur nos gardes. À la gare routière, on a vu ce beau couple de Noirs qui venaient à notre rencontre. La femme avait de magnifiques cheveux défrisés avec une frange impeccable en travers du front et les extrémités qui rebiquaient un peu. Il faisait une chaleur atroce mais elle portait un chemisier crème avec de jolis petits boutons de nacre aux poignets et une jupe bleu roi avec des bas. Des talons, aussi. De petits talons bobine en cuir fin qui claquaient sur le sol. L'homme qui marchait deux pas derrière elle portait un costume trois-

pièces, une cravate et des souliers tellement astiqués que j'ai failli devenir aveugle. *Propres*. On s'est regardées, avec Opal, d'un air : *C'est vraiment eux ?*

OPAL JEWEL

Nous, on pensait juste que tous les Noirs du Sud portaient des salopettes et passaient leurs journées à ramasser le coton. C'est horrible, non ? Et voilà que tante Rose débarque, ma chérie, et on dirait une vraie lady, comme si elle jouait les figurantes dans *Haine et Passions*. Elle nous a serrées dans ses bras et la première chose qu'elle a fait, ensuite, ç'a été de passer la main sur mon crâne dégarni. « Bonté divine, mais que fait ta maman avec ces cheveux-là ? » Et là, imagine un peu : le lendemain, elle m'a emmenée chez un docteur noir qui a finalement diagnostiqué la chose, et j'ai eu une explication¹.

PEARL WELMONT

Ils avaient une maison à Titusville, un joli quartier où vivaient tous les autres Noirs aussi bien mis qu'eux. Fini les appartements sombres, amen ! La maison de tante Rose et d'oncle Bill était en brique rouge, avec une allée jusqu'à la porte d'entrée, qui coupait la pelouse en deux. Plus un garage où oncle Bill garait leur Cadillac – vert forêt et grande comme un bateau. Tante Rose avait planté des azalées de part et d'autre de l'allée, et on n'avait pas le droit de jouer à côté. Mais en un rien de temps, on s'est approprié le jardin derrière la maison. Je nous revois courant et riant, têtes basculées en arrière – respirant juste cet air doux, si bon...

1. Opal Jewel souffre d'une forme d'*alopecia areata*, une maladie auto-immune de la peau se caractérisant par une perte de cheveux et, parfois, de la pilosité dans d'autres régions du corps. Même si certains traitements peuvent favoriser la repousse des cheveux, il n'existe aucun remède.

OPAL JEWEL

Pour je ne sais quelle triste raison, ils n'avaient pas pu avoir d'enfants, mais on voyait bien que tante Rose en mourait d'envie, à sa manière de nous traiter comme des poupées. Elle n'a pas perdu de temps pour nous emmener en ville acheter de nouveaux habits. J'imagine qu'à côté d'elle, on devait vraiment ressembler à des cas sociaux, des gosses du ghetto, mais au bout d'une heure, Pearl et moi, on était comme neuves. Sous-vêtements neufs, chaussures Mary Jane en cuir verni, socquettes raffinées avec bord en dentelle, chapeau de paille pour moi afin de cacher le haut de mon crâne, et deux jolies robes chacune – elle m'a même laissée en garder une sur moi en sortant du magasin.

On regagnait la Cadillac avec notre butin, et j'étais tellement heureuse avec mon chapeau et ma robe jaune – le jaune était, et reste, ma couleur préférée – que je me suis mise à sautiller sur le trottoir en chantant à tue-tête *Shop Around* des Miracles. Une grande femme blanche arrivait dans l'autre sens, mais je n'y ai pas prêté attention. Jusqu'à ce que je sente la main de tante Rose sur mon bras, me tirant si fort en arrière que mon beau chapeau tout neuf a volé dans les airs. Elle m'a fait faire demi-tour, face à elle. « Regarde où tu vas », elle a dit, penchée sur moi, d'une voix très basse mais effrayante. Puis elle a repris son visage normal et a relevé la tête vers la dame blanche comme pour dire qu'elle était désolée, elle a ramassé mon chapeau et nous a poussées toutes les deux sur le bord du trottoir, et ses mains ont serré fort nos épaules jusqu'à ce que cette femme ait emmené son gros cul plus loin. Et malgré mon jeune âge, j'ai compris. *Ah, d'accord. C'est pour ça que maman est partie.*

C'est ça le Sud, pour moi. Sucré au premier abord mais avec, dessous, un goût aigre. Sûr, il essaie de vous embrouiller – les micocouliers, tout ce calme et ces maisons fastueuses.

Mais depuis ce jour-là avec tante Rose, moi, je sens aussi la pourriture.

PEARL WELMONT

Oncle Bill était le pasteur de la New Baptist Church de Birmingham, et bien sûr, Opal et moi, on s'est retrouvées à aller à la messe tous les dimanches, au catéchisme aussi. Un soir, on était en train de faire la vaisselle du dîner, et oncle Bill nous a entendues chanter en chœur avec la radio – oh, je ne sais pas, sans doute un tube de la Motown. Alors il nous a emmenées voir le chef de chœur.

OPAL JEWEL

Avec la vie que j'ai menée, je sais qu'on a du mal à m'imaginer le cul posé sur le banc d'une église. [*Rires.*] Mais tu sais, l'église à l'époque c'était parfois complètement différent – c'était quelque chose de politique, un endroit pour s'organiser et agir, une vraie philosophie. À Birmingham, il y avait des hommes comme le révérend Shuttlesworth, qui accueillait les Freedom Riders dans son église, la Bethel Baptist, et, ouais, des hommes comme mon oncle Bill. Des fois, il écrivait des sermons sur les actualités du moment, les nouvelles du Mouvement, et c'étaient ces messes-là que je préférais. Pas juste des gens qui tombaient par terre et se tortillaient sur le plancher, non, ni des pasteurs braillant sans queue ni tête et proférant des menaces depuis leur chaire. On y croisait des citoyens engagés, des leaders éduqués et bon nombre d'entre eux étaient très impliqués dans ces histoires. Pour faire en sorte que ma jolie tante Rose ne soit pas cantonnée à des endroits sales, tu vois, ou obligée de se pousser pour laisser passer la première personne qui venait en face sur un trottoir. J'avais envie de faire partie de ça. Baaaaaby, laisse-moi te dire qu'à douze ans, j'étais déjà une révolu-

tionnaire ! Je voulais m'engager dans le SNCC, le CORE, le SCLC, toutes les organisations de défense des droits civiques ! J'ai même entrepris de lire l'exemplaire que possédait oncle Bill de *Stride Toward Freedom* [« *La Marche vers la liberté* », le premier livre de Martin Luther King Jr.], jusqu'à ce que tante Rose me le confisque en disant qu'il fallait juste que je profite d'être une enfant.

PEARL WELMONT

Au cours de ce premier été, j'ai été sauvée. Oncle Bill m'a plongée dans une baignoire en aluminium remplie d'eau, et c'est là, au fond de l'église, tout le monde étant témoin, qu'est née ma relation avec le Seigneur. Avoir la foi m'a paru bon et juste, et je la porte en moi depuis ce jour quelle que soit la situation dans laquelle je me trouve, quoi qu'en pensent certains dans ma propre famille. Vous savez, les gens me demandent souvent : « N'as-tu pas été blessée par tout ce qui est arrivé à Opal ? Ne t'es-tu pas sentie lésée ? » Moi, je réponds aussitôt : « Un cœur calme est la vie du corps, mais l'envie est la carie des os. » C'est dans la Bible, *Proverbes* 14, verset 30. Ma foi continue de me procurer de la joie, de me donner la vie, et j'y trouve un grand réconfort, amen ! J'ai eu la bénédiction de trouver ma voix, littéralement, dans cette église – et c'était une voix si forte que je me suis étonnée moi-même.

RÉVÉREND LAWRENCE WELMONT

J'ai rencontré Pearl et sa sœur lors d'une messe du dimanche en plein milieu de cet été-là, j'avais dix-sept ans. L'église de ma famille était en train d'être reconstruite après une vilaine tempête, si bien qu'en attendant, nous sommes allés rendre visite à la New Baptist. Je jouais au football américain à l'époque. J'étais tellement baraqué que mon costume

menaçait de craquer, et avec tous ces gens en plus entassés sur les bancs... Bref, vous imaginez la chaleur qu'il pouvait faire. Alors je somnolais, ma tête dodelinait dans tous les sens. *[Rires.]* Mais soudain, j'ai entendu cette voix qui m'a réveillé pour de bon. J'ai levé les yeux vers la chaire et c'était elle, Pearl Robinson, en train de chanter le solo de « Take My Hand, Precious Lord ». Mmmm ! Elle avait les yeux fermés et se tenait aussi immobile qu'un rocher, enracinée dans la musique, avec une voix qui soulevait littéralement le toit et m'a donné des frissons dans cette salle surchauffée. J'y suis retourné le dimanche suivant, et celui d'après. Tous les dimanches, jusqu'à ce qu'Opal et Pearl repartent à Détroit pour la rentrée scolaire.

PEARL WELMONT

Je chantais bien, c'est sûr. Je chantais bien.

OPAL JEWEL

Je vais pas mentir : Pearl m'a carrément fait halluciner. On avait l'habitude de chanter ensemble sur les airs pop qui passaient à la radio, juste pour s'amuser, et on harmonisait pas mal – enfin, rien d'exceptionnel. Mais ma chérie, une fois que Pearl est entrée dans cette chorale ? Une fois qu'elle a appris à contracter son diaphragme et à faire sortir cet alto ? Cette fille ouvrait la bouche, il en sortait des anges...

RÉVÉREND LAWRENCE WELMONT

Chanter comme ça, ça ne s'apprend pas. C'était l'esprit qui s'emparait d'elle, et c'est ce que j'ai vu ce premier dimanche-là.

OPAL JEWEL

La voix était là, mais Pearl n'avait pas de présence. Elle restait juste plantée là, fermée comme un poing. Toute pul-

peuse qu'elle était. C'était bizarre. On entendait l'extase mais on la voyait pas.

RÉVÉREND LAWRENCE WELMONT

Pearl se tenait devant le chœur, emplissant toute l'église, quand quelque chose s'est mis à bouger sur sa gauche. Une petite gringalette de rien du tout, la peau chocolat noir, qui se balançait d'un côté puis de l'autre avec un chapeau de paille calé sur le haut du crâne. Elle était tellement drôle avec ce chapeau au milieu du chœur. Une comédie musicale à elle toute seule. C'était Opal. C'est Opal.